

Béatrice Trotignon

## Un bel anniversaire !

Voilà plusieurs semaines, pour ne pas dire des mois, que je m'en faisais une joie : en novembre, du 7 au 9, ce seraient mes premières Assises de la traduction littéraire en Arles. J'avais eu la chance de suivre leur élaboration tout au long de l'année au sein du Conseil d'administration d'ATLAS où j'avais été élue au printemps. Cela m'avait-il pour autant placée dans le « secret des dieux » ? La lecture quotidienne du forum de l'ATLF, où la simple mention de ces journées promises déclenchait l'évocation en salves d'anecdotes et de souvenirs vivaces ; d'espoirs de rencontres ou encore de regrets intenses « de ne pouvoir finalement y participer cette année » me fit vite comprendre une chose : l'essentiel de ce qu'étaient les Assises m'échappait encore ! Je me surpris à compter les jours qui me séparaient de cette expérience qui promettait d'être unique.

Unique, et exceptionnelle aussi, car à l'heure où l'on fêtait non seulement les 25 ans d'ATLAS mais aussi les 30 ans des éditions Actes Sud, Les Belles Étrangères s'associaient aux Assises pour fêter leur vingtième anniversaire. L'inauguration officielle de cette grande manifestation itinérante, dont la caravane fait une halte au CITL à chacune de ses éditions, aurait lieu cette année pendant les Assises, lesquelles ouvriraient aussi leurs ateliers aux auteurs et traducteurs mis à l'honneur. Dix pays, vingt auteurs et leurs passeurs... et des dizaines de traducteurs en goguette... les rues et les restaurants d'Arles allaient résonner de bien étrange façon ! Aux Belles Étrangères, ATLAS choisit d'ailleurs de marier d'« étranges traducteurs », dont certains ont une œuvre d'écrivain.

Dans le train vers Arles, des questions commençaient à me trotter dans la tête. Quelle place la traduction tenait-elle dans leur expérience et leur vie d'écrivain ? Offrait-elle une voie d'accès privilégiée à cet « autre de la

langue » au cœur de l'écriture ? Question plus indiscreète encore : quel regard portaient-ils sur les traductions qui avaient été faites de leurs propres textes ? Écrire, traduire... en quoi ces deux activités se recoupaient ? Je commençais à mesurer l'effervescence à venir ! Mais, laissons le premier écrivain-traducteur esquisser quelques éléments de réponse et, mieux encore, ouvrir d'autres perspectives.

### **La traduction : l'écriture d'une traversée**

Au fil de la conférence inaugurale de Claude Mouchard, je découvre une pensée subtile, curieuse de l'autre et, surtout, prête à en tirer les conséquences : en un mot, une éthique. L'autre, commence-t-il, c'est d'abord les textes traduits – en l'occurrence la poésie de témoignage – découverts au hasard de lectures vagabondes. Ils nous parviennent par-delà les obstacles et les oppressions (matérielles et linguistiques), nous déroutent et posent la question de leur réception universelle, nous mettant en demeure d'en être « les grands récepteurs » : « Viens vers moi, toi, citoyen libre du monde ». Ainsi nous parvient la parole de Zalmen Gradowski, membre d'un *sonderkommando* à Auschwitz-Birkenau, dont on a pu retrouver les rouleaux au fond d'une gourde. La lecture et la traduction participent à cette traversée des textes, et c'est dans la mesure même où cette dernière ne dissimule pas son voyage que la langue de réception porte la trace de son expatriation. Mais la traversée ne s'arrête pas là : Claude Mouchard nous fait part enfin d'un « témoignage à écrire », né d'une rencontre, imprévue forcément, comme toutes les véritables rencontres. Depuis deux ans, Claude Mouchard est l'hôte d'Ousman, un sans-papier du Darfour. L'écoute – « ce travail avec lui pour l'entendre » – a fait advenir une parole, et un texte dont Claude Mouchard « expulse dans l'air des phrases laissées plantées en lui comme des dards ». Dans la salle, l'émotion est palpable.

### **« Lis et traduis ce que tu aimes »**

Après une courte pause, Nathalie Crom introduit la table ronde composée de trois écrivains-traducteurs : Silvia Baron-Supervielle, Florence Delay et Claire Malroux. Très vite, chaque question posée donne lieu à une conversation passionnante entre ces trois grandes dames non dépourvues d'humour, de répartie et d'expériences remarquables. Pour toutes les trois, la lecture est bien sûr première : « lire est écrire est traduire », rappelle Florence Delay. Elles évoquent alors les divergences qui les opposent – ou les liens secrets qui les unissent – aux auteurs qu'elles ont traduits. Et Florence Delay de révéler, avec beaucoup de drôlerie, sa conviction que Calderón détient sur elle « un savoir particulier » !

À l'origine de la traduction, pour Silvia Baron-Supervielle, il y a aussi la traversée d'un océan. Se traduire en français était l'occasion, pour elle dont la langue première est l'espagnol, d'être « inconnue à elle-même » ; traduire les poètes argentins qui avaient compté pour elle était un acte d'amour, une façon de ne pas rompre avec « sa famille », parfois encore une issue à la fatigue d'être soi. Le choc premier a été pour Florence Delay la découverte d'une immense liberté offerte par l'amour d'une langue non-maternelle, doublée d'une « autorisation définitive » accordée par René Char : « Lis et traduis ce que tu aimes ». C'est aussi d'un apprentissage de la liberté, d'une passion pour la langue étrangère et d'une forme de traversée dont témoigne Claire Malroux. Ses activités de poète (sous le pseudonyme de Claire Sara Roux) et de traductrice de romans ont d'abord été radicalement séparées ; une réconciliation s'est amorcée lorsqu'elle s'est mise à traduire de la poésie (Dickinson, Walcott) et à écrire sous son propre nom. Un pas supplémentaire a été franchi avec l'écriture d'un essai sur Emily Dickinson mêlant prose et poésie, *Chambre avec vue sur l'éternité* (2005), qui lui a permis de faire un « pas hors de sa réserve ». À cet exemple d'un fort impact de l'activité de traduction sur l'écriture, Silvia Baron-Supervielle répondra aimer jouer avec le rythme et les mots de textes qu'elle a traduits ; Florence Delay évoquera une forme d'écriture palimpseste par le biais du traduire/copier, ou d'appropriation par l'inclusion dans la galerie de ses personnages de romans d'un auteur – Bergamin en l'occurrence – quand elle s'était heurtée à la difficulté de le traduire. Il est aussi question des libertés presque « folles » prises avec les textes qu'elles ont traduits ; du respect du rythme, des accents, de l'ambiance avant toute chose ; de l'importance parfois d'une espèce « d'analphabétisme » ou « d'ignorance » face au texte.

Mais quand est abordée la question du regard qu'elles portent sur les traductions de leurs propres textes, l'étrangeté – pour ne pas dire la schizophrénie – sans doute propre à cet être double qu'est l'écrivain-traducteur se révèle dans toute sa réjouissante extravagance. Silvia Baron-Supervielle s'exclame ne pas avoir supporté les traductions en argentin de sa poésie écrite en français ! Pas plus que les traductions de sa prose, d'ailleurs ! Cette traversée du miroir, Claire Malroux expliquera avoir pu la faire dans un lien d'amitié et de collaboration étroite avec sa traductrice, la poète américaine Marilyn Hacker.

Déjà la première journée touche à sa fin. Après la proclamation des prix, les 290 participants se pressent vers le buffet organisé dans la salle des fêtes. Ils sont accueillis par Christine Janssens et Caroline Roussel, fidèles au poste, dont le travail tout au long de l'élaboration de ces Assises et pendant leur déroulement a été remarquable.

Le lendemain, c'est le début des ateliers. Tirillée entre le désir d'entendre des langues qui me sont inconnues, de me concentrer sur ma langue de traduction – l'anglais – et la nécessité de récolter des impressions pour le compte-rendu de *TransLittérature*, je tranche pour l'atelier canadien le matin, et polonais l'après-midi.

### « Il est plus facile d'écrire que de traduire »

Quand je pénètre dans le petit amphithéâtre, il est plein comme un œuf et je découvre que nous allons être filmés : Lucie Perineau (traductrice et plasticienne) et Thomas Bernadet (plasticien) veulent capturer ici une des facettes de cet étrange processus qu'est la traduction. Mais cette année, la présence des auteurs des Belles Étrangères infléchit la traditionnelle dissection des textes. Pour autant, après avoir écouté Zoe Whittall lire un extrait de son roman *Bottle Rocket Hearts*, nous passons un bon moment à discuter de la traduction du titre ainsi que d'une phrase sous la houlette de Laurence Kiefé qui anime l'atelier. « *In this liminal space, we are marking the hospital chairs with dirt-filled, creased spiral marks from the pads of our fingers* » : bientôt presque chacun des mots de la phrase – sans parler de sa syntaxe – donne lieu à de multiples propositions. Pour l'expression « liminal space », Neil Bissoondath, écrivain canadien originaire de Trinidad, déjà invité par les Belles Étrangères et chargé dans cette édition de parrainer Zoe Whittall, penche pour « lieu liminaire » afin de conserver l'allitération de l'original, tandis que d'autres argumentent pour le choix des mots « zone », « espace », ou « endroit »... Alors que nous passons au groupe de mots suivants, je surprends Zoe, l'air ébahi, murmurer « *Fascinating !* » à l'oreille de son compatriote. C'est alors que la séance vire presque à la « vivisection » comme, ne semblant plus faire de distinction entre le texte et l'auteur, nous lui demandons de mimer le geste qu'elle décrit dans sa phrase, et la sommons de s'expliquer sur ses intentions cachées... Tout en s'exécutant, Zoe s'exclamera, amusée : « *I feel I will rewrite the sentence at this point !* ». Quant à Neil, il ajoutera que cette expérience révèle qu'il est décidément plus facile d'écrire... que de traduire !

Il nous fait part ensuite des problèmes rencontrés lors de la diffusion au Québec de la traduction d'un de ses romans effectuée par un éditeur de France : ses personnages adolescents de Toronto se mettaient à s'exprimer dans un jargon parisien ; « hockeystick » devenait « crosse de hockey », alors que les Québécois le désignent du nom de « bâton de hockey », et ainsi de suite. Ce manque de fidélité au contexte culturel a choqué bon nombre de lecteurs au Québec, si bien que Neil Bissoondath a décidé que la traduction en français de ses livres serait désormais confiée à un éditeur de Montréal. Elle serait ensuite

vendue à un éditeur français qui ne serait autorisé qu'à des changements ponctuels approuvés par l'auteur.

La discussion est alors lancée, autant en termes politiques que linguistiques, sur les rapports entre le français de France et le français du Québec. Faut-il établir une langue standard ? Des protestations s'élèvent. Mais quel est ce paradoxe qui fait qu'il y a d'une part la revendication toujours plus forte d'une langue identitaire et d'autre part le rêve persistant d'une langue universelle ? Du point de vue linguistique, on rappelle la divergence grandissante entre le français du Québec – qui se développe de plus en plus à partir de l'anglais – et le français de France. Faudra-t-il un jour traduire les romans québécois en français de France ? Par contraste, Neil Bissoondath évoque le cas de la Grande-Bretagne dans ses rapports avec les pays du Commonwealth : elle ne prétend à aucune autorité linguistique sur l'anglais d'Australie et Neil lit les romans de ce pays sans qu'ils aient subi d'adaptation. On s'interroge enfin sur le fait qu'il semble moins accepté en France de conserver les traces linguistiques du contexte culturel des romans du Canada que celles des romans d'Afrique occidentale anglophone...

### **Le pinson polonais**

L'après-midi, Margot Carlier anime l'atelier polonais, tout en faisant office d'interprète pour Mariusz Szczygiel, auteur de *Gottland* (2006) dont elle est aussi la traductrice. Dans l'assistance, nous sommes une dizaine, dont quelques-uns comme moi ne parlent pas le polonais. En l'absence de Hanna Krall, retenue à l'étranger, c'est Mariusz Szczygiel qui nous présentera sa « marraine ». Le terme prend toute sa force quand il nous explique l'influence décisive qu'elle a eu sur lui et ses conseils pour que son écriture allie la concision à la rapidité. Il nous présente l'école polonaise du « reportage littéraire » à laquelle ils appartiennent tous les deux et nous lit des extraits de leurs textes respectifs.

Parmi les questions soulevées, d'abord celles liées à la traduction de la brièveté et de la concision. Margot Carlier évoque aussi la souplesse de la syntaxe du polonais qui ne s'accommode pas toujours de la logique contraignante du français. Un autre point épineux est la traduction des toponymes car le texte de Mariusz Szczygiel, bien qu'écrit en polonais, se déroule en Tchéquie.

On aborde enfin la question de la traduction/adaptation ou non des noms propres d'une langue telle que le polonais, où la forte densité des consonnes peut constituer une difficulté de lecture en français. La question ne se pose pas seulement pour les noms des personnages, mais aussi parfois pour celui des auteurs (!), nous apprend Florence Noblet, la responsable de la traduction chez Belfond, qui va prochainement publier Hubert Klimko-Dobrzaniecki,

sous le nom raccourci de Hubert Klimko, non sans l'accord de l'auteur bien entendu ! Pourquoi pas... ? Mais pour Mariusz Szczygiel, je préfère de loin la touffeur de ses « sz » barthésiens à la fadeur d'un « Marius Pinson » !

À l'issue de cet après-midi, j'apprends qu'il a aussi été question des diverses façons de rendre la concision ou le baroque en traduction dans l'atelier portugais. Quant aux questions de périphérie géographique et culturelle, elles ont également occupé les discussions des ateliers autrichien et albanais. Dans ce dernier, on a parlé du rapport très affectif que les auteurs entretiennent avec leur langue, de la peur de la voir disparaître, marginalisée. Fatos Kongoli a expliqué que la période communiste a gelé la langue officielle mais que la partie populaire, dialectale, est restée vivante. L'enjeu actuel est de réinventer la langue, de fabriquer des mots, de retrouver les expressions qui existaient mais qui ont été interdites et oubliées.

Il est temps de se rendre à la soirée d'inauguration des Belles Étrangères au cours de laquelle j'espère glaner le récit d'autres expériences d'atelier. C'était sans compter sur l'effet du...

### **Champagne !**

19h, Chapelle du Méjan. La salle a été dégagée pour un cocktail ; trois musiciens accompagnent nos libations au rythme d'accents jazzy.

La soirée est ouverte par le directeur du Livre et président du CNL, Benoît Yvert, qui remercie Actes Sud d'avoir publié l'anthologie des textes qui accompagne l'événement et avec laquelle nous repartirons. Il donne ensuite la parole à Gérard Meudal – conseiller littéraire pour cette édition des Belles Étrangères –, lequel invite les couples d'auteurs de cette année à venir le rejoindre les uns après les autres sur l'estrade pour une « photo de famille ».

Munie d'une coupe de champagne, je circule de groupe en groupe, ravie de constater que les bulles commencent à faire pétiller les yeux des uns et des autres. L'heure est à la fête mais, stoïque, je poursuis ma mission. Alors, l'atelier turc, c'était comment ? J'apprends que Atatürk ayant remplacé l'alphabet turc en 1928 en trois mois par l'alphabet latin, l'accès à la littérature ancienne est à présent limité chez les lecteurs du pays. Par ailleurs, il s'agit d'une langue « harmoni-vocalique » qui accumule des suffixes, comporte de nombreux termes transcrits phonétiquement de l'anglais et du français – « boncœur » pour « caritatif », « moncher » pour « ambassadeur », « zuppé » pour « snob »... –, ce qui permet de jouer avec les mots et les sons. L'épineux problème de la censure, qui ne connaît guère d'évolution, fut aussi abordé.

Deux coupes de champagne plus tard, je discute avec des participants de l'atelier espagnol qui me décrivent une salle pleine à craquer venue

recontrer les écrivains guatémaltèques Rodrigo Rey Rosa et Alan Mills ainsi que leurs traducteurs. Claude-Nathalie Thomas a présenté la prose laconique, retenue et poétique de Rodrigo Rey Rosa. André Gabastou lui a emboîté le pas en évoquant sa rencontre littéraire avec l'auteur. Le public s'est ensuite passionné pour la traduction d'un poème d'Alan Mills par François-Michel Durazzo. La traduction édulcorait-elle le texte ou au contraire insistait-elle trop lourdement sur certains de ses aspects érotiques ? Difficile de répondre sans avoir au préalable soupesé la valeur des mots dans leur contexte.

Pendant ce temps, Claude Bleton et sa femme Dominique Vittoz se déchaînent sur la piste de danse... et moi, toujours au champagne, je me surprends à tango, euh... tanguer !

### **Croissants et alcool de palme**

Le lendemain, les Croissants Littéraires drainent une véritable foule : ce sont plus de 70 personnes qui sont rassemblées pour écouter les mots et les sons venus d'ailleurs ! Après un hommage à Jacques Thiériot, longtemps directeur du CITL, sous forme de lecture par André Gabastou, l'étrangeté fascinante des textes de Marie Ndiaye nous emportera avant un autre dépaysement total : Dominique Vitalyos nous livre une magistrale lecture en malayalam d'un extrait de O.V. Vijayan. Un concert d'applaudissements retentira avant même qu'elle ne nous en lise sa traduction, tant elle a su nous envoûter, nous convaincre que nous avons déjà tout compris de ce grimpeur de palmiers du Kérala, furieux de ne plus pouvoir fabriquer son propre alcool de palme.

Silvia Baron-Supervielle nous fera aussi goûter le charme de l'étrangeté, « le vent infini et solitaire » des poèmes romantiques de jeunesse de Juan Rodolfo Wilcock, avant de nous proposer en lecture bilingue ses *Lectures du vent*.

De vent, de solitude et de sons lointains portés sur l'eau, il en est aussi question au début du chapitre XIX des *Adventures of Huckleberry Finn* de Mark Twain que nous lira Bernard Hœpffner en anglais, puis Marianne Millon en français dans la nouvelle traduction de Bernard.

Derniers échos de la brise, « du son lointain des cloches » enfin avec Marcel Proust – *La mort de Baldassare Silvande, Jean Santeuil* suivi de *Les plaisirs et les jours* – dont Dorothée de Bruchard nous lira sa traduction en portugais.

### **De l'analyse du surmoi en traduction...**

Pour la table ronde ATLF qui se tient ensuite dans l'amphithéâtre bondé de l'Espace Van Gogh sur le thème « Qu'est-ce que la critique d'une

traduction ? », Olivier Mannoni s'est entouré de Pierre Assouline, Antoine Cazé, Laurence Kiefé et Christine Raguét. En premier est abordée la question de la « critique interne », celle que les traducteurs portent eux-mêmes sur leur propre pratique. Laurence Kiefé évoque son expérience des ateliers, tant à Paris VII qu'au CETL de Bruxelles. Le traducteur retravaille avec les étudiants un texte qu'il a déjà traduit, parfois longtemps auparavant. L'exercice, rigoureux, est instructif parce qu'il oblige le traducteur à développer une « pédagogie » à partir de son propre travail, mais sévère, car il développe le regard critique sur soi-même par la confrontation à d'autres subjectivités. Christine Raguét rappelle qu'il est possible d'affûter son regard critique et de l'objectiver au cours des formations proposées par les masters de recherche en traduction tels que celui qu'elle dirige : on y développe en particulier des outils d'analyse textuelle en travaillant sur de nombreuses traductions et leur textes originaux. De même, Antoine Cazé, qui a dirigé un master professionnel de traduction à l'université d'Orléans, renchérit sur l'importance d'articuler théories et pratiques de la traduction, afin que le traducteur puisse hiérarchiser et expliciter pour lui-même les choix qui détermineront un projet cohérent de traduction, qu'il pourra « défendre ». Dans le public, Jacqueline Carnaud rappellera aussi que les ateliers de traduction, les tables rondes et autres conférences des Assises, ainsi que le « journal de bord » de la revue *TransLittérature* sont autant d'outils que la profession a développés précisément pour permettre aux traducteurs de verbaliser leur pratique et leurs choix.

Mais comme dans tout travail sur soi, une force de résistance inconsciente peut se manifester de diverses manières ! Et l'« analyse » de celle-ci est un pan de la « critique interne » à laquelle un traducteur se doit de se livrer. Si Claude Mouchard dans la conférence plénière avait évoqué l'ambivalence du traducteur à l'égard du texte dont il cherche à faire don tout en voulant parfois inconsciemment le retenir, la question soulevée par l'assistance est ici celle de l'auto-censure. Il s'agit des moments, par exemple, où le traducteur peut être tenté d'infléchir un texte dont il craint qu'il ne pourrait être accepté tel quel par le lectorat. Ou cette censure peut aussi être l'effet du « surmoi de la langue », si fort en français, parfois accru par les « diktats normatifs » des milieux éditoriaux.

On comprendra qu'après un tel effort d'intelligence de soi et de sa propre pratique, le traducteur soit plus que déçu à la lecture de la « critique externe » de ses traductions, celle à laquelle se livre la critique littéraire de presse. Au pire, elle est inexistante ; au mieux elle jongle avec deux pauvres qualificatifs, « admirable » et « médiocre » ! En outre, elle n'est que rarement étayée d'arguments ou d'exemples pertinents, d'autant plus que les

journalistes ignorent souvent tout de l'original, soulignent Olivier Mannoni et Pierre Assouline. Le débat se déplace alors sur les manières de rendre cette critique externe plus riche et constructive.

Avant tout, une visibilité toujours plus grande de ce métier est nécessaire, ce à quoi Pierre Assouline va activement participer, nous apprend-il, puisqu'il a été chargé par le CNL de faire un « état des lieux économique, moral, intellectuel de la traduction en France », et que nos contributions à ce « cahier de doléances » sont les bienvenues. Il rappelle aussi que certains journaux, tels *Le Monde*, pour remédier à cette absence de regard sur les traductions, ont parfois confié la critique de la littérature étrangère à des traducteurs. Antoine Cazé propose aussi que la presse développe une critique non pas technique, mais culturelle de la traduction ; laquelle pourrait être favorisée si les éditeurs intégraient, dans le cas de re-traductions par exemple, une postface où le traducteur pourrait expliciter son projet et son « art poétique » ainsi que son rapport aux traductions précédentes. Pourquoi ne pas imaginer aussi, suggèrera ensuite Dominique Vitalyos lors du débat avec la salle, que les traducteurs tiennent des blogs sur leurs traductions, blogs dont l'adresse web pourrait figurer sur les livres publiés par l'éditeur ? Cela ne constituerait-il pas une source d'informations pertinentes pour les journalistes chargés de rendre compte des traductions ?

**... à l'aveu de la pulsion, ou « Comment peut-on être écrivain sans être traducteur ? »**

Après le déjeuner, se déroule la table ronde de clôture dans la grande salle du Méjan, toujours sur le thème « Traduire, écrire », animée à présent par Nathalie Levisalles. Agnès Desarthe, Cathy Ytak et Rosie Pinhas-Delpuech l'entourent, bientôt rejointes par Mathias Énard que l'on a un moment cru égaré dans les rues d'Arles !

Un traducteur est-il un écrivain ? Pour nos quatre auteurs, les deux activités sont étroitement liées. Après avoir, par contrainte économique, beaucoup traduit des textes techniques, Mathias Énard considère aujourd'hui la traduction littéraire comme une voie d'exploration de son activité d'écriture : les rares textes qu'il choisit sont autant de défis qu'il se donne ou de rencontres avec un univers dont il se sent proche. Soulignant l'intense plaisir qu'elle a de traduire, Agnès Desarthe se demande plutôt comment on peut être écrivain sans être traducteur ! Pour Rosie Pinhas-Delpuech, la traduction a suscité l'écriture – passage qu'elle explique d'autant mieux que le traducteur est en position d'écriture pendant son travail, tout en s'en maintenant à une « distance royale » qui le libère des angoisses et de la très grande proximité à soi qu'entraîne parfois l'écriture. Agnès Desarthe

reviendra d'ailleurs sur cet aspect : traduire peut devenir un formidable refuge lorsque l'angoisse d'écrire est trop grande. Cathy Ytak souligne néanmoins que traduire est aussi un métier en soi, qui exige des compétences spécifiques qu'il lui a fallu acquérir alors même qu'elle était déjà écrivain. Pour autant, alors même qu'elle aurait aujourd'hui les moyens économiques de ne plus traduire, elle poursuit cette activité qui la nourrit intellectuellement.

Inversement, poursuit Nathalie Levisalles, écrire, est-ce traduire ? Traduire depuis une langue muette, par exemple ? Aussi bien Mathias Énard que Cathy Ytak parleront de leur écriture en termes concrets, de matériaux qui se sculptent ou d'ingrédients qui se cuisinent, alors qu'il sera plutôt question de transfert chez Rosie Pinhas-Delpuech ou de perte chez Agnès Desarthe. En effet, pour cette dernière, l'écriture – autant que la traduction – s'avère être l'expérience d'une déception par rapport au fantasme archaïque d'une langue toute puissante. En tout cas, qu'il s'agisse d'écrire ou de traduire, il est bien question de désir, ce « flux énergétique » dont parlera Mathias Énard, d'« amour » des saveurs et des langues chez Cathy Ytak et Agnès Desarthe, ou de « pulsion de traduire » pour assouvir le besoin vital de « transporter d'une langue dans l'autre », « de transporter l'autre là où il a du mal à être » pour Rosie Pinhas-Delpuech. S'ajoute pour la traduction enfin une forme de « pulsion scopique » transgressive, à laquelle le traducteur se livre en vue de lever le voile d'une langue interdite, ou de percer le mystère de ce qui se dérobe à la compréhension.